

Association Longueur d'ondes

48, rue d'Armorique - 29 200 Brest

02 98 49 00 15 / 06 08 30 34 89 / 06 61 99 68 88

festival@longueur-ondes.fr - www.longueur-ondes.fr

édito

C'est la rentrée ! On nous le serine chaque année, de plus en plus tôt d'ailleurs. Histoire, pour certains, de nous rappeler que décrocher c'est flemmarder, que flemmarder c'est ne rien faire et que ne rien faire, ce n'est pas bien du tout. Pourtant, que les vacances furent bonnes. Loin des préoccupations du quotidien, à mille lieues des encombrantes nouvelles du ci-devant monde et de ses mauvais augures. Temps béni, temps heureux. On ne le répètera sans doute jamais assez : au nombre de tout ce que l'homme aura pu inventer, cette parenthèse des loisirs, de la vacuité des heures ou du farniente – plus simplement – est à ranger parmi ses meilleures trouvailles.

Vacances, j'oublie tout... Un zeste de paradis, des friandises sonores à croquer, une immersion dans ces congés payés, sans solde ou sans souci : dépourvue de scrupules, l'équipe de Longueur d'ondes a décidé de célébrer juillet-août en décembre à moins qu'il ne s'agisse de faire tomber la neige avant Noël (un avant-goût des glissages à ski et des pentes dévalées sur des luges). Ainsi en va-t-il de ces thématiques qui, tels des squelettes, charpentent, année après année, la morphologie de la manifestation. Belgique, 36, 89, Immédiatiques, Robbe-Grillet (enfant du Ponant)... : autant d'invitations à des voyages dans le temps et dans les espaces qui baliseront l'univers du festivalier brestois entre le 4 et le 7 de ce que le calendrier révolutionnaire convoqua jadis sous le nom sinistre de nivôse.

Nivôse, mois des frimas. Du Quartz où Longueur d'ondes élira domicile pour une journée bicéphale – documentaire/révolution médiatique – à notre antre historique – le Musée des Beaux-Arts –, des stations de bus à la salle où fanfaronnera la fanfare du samedi soir, de l'installation bizarre (n'en disons pas davantage) au bel auditorium de l'École de Musique, à pas de loup ou à tâtons, avec de gros sabots ou en mocassin de ville, chaussé de bottes de sept lieues ou affublé de confortables charentaises, arpenter les couloirs sonores d'un long week-end pas comme

les autres ne sera peut-être pas toujours une mince affaire. Désir de duplication, course entre les séances, fatigue de l'« auriculation »... À bon entendeur, vous êtes prévenu(e). La sixième édition s'annonce dense, très dense (**un geste pour en suivre la maturation : le clic sur notre nouveau site www.longueur-ondes.fr**).

D'ici là, et comme d'habitude, coups de main, encouragements, bénévolat, soutiens (en tous genres, de toute taille) sont les bienvenus. Le soulignera-t-on jamais assez ? Longueur d'ondes existe aussi par le désir des autres.

Chantiers. Deux sont en ligne de mire. La refonte de notre Ouvroir de Sonorités Potentielles (www.ousopo.org) et le premier numéro de notre revue aléatoire – art et esthétique du sonore –, **Une larme du diable**. L'un et l'autre occuperont nos soirées d'automne sur fond de réunions associatives, de doutes, de remises en question, d'envies – irrésistibles, presque – d'aller un peu plus de l'avant et d'élaborer petit à petit notre propre *sonoris causa*. Ils verront le jour en 2009, lors du premier semestre vraisemblablement. Ils compléteront la gamme de nos plaisirs auriculaires qui passent tout autant par l'oreille que par la plume – évidemment.

Encore deux ou trois mots. Une équipe renouvelée – c'est le lot commun des organisations humaines –, des projets à inventer, un festival qui reste toujours à imaginer. L'association Longueur d'ondes entend plus que jamais s'inscrire dans un paysage culturel aux rives incertaines et aux frontières à explorer. Parce que le jeu en vaut toujours la chandelle.

Une bonne rentrée à toutes et à tous. Et le plaisir prochain de vous croiser, retrouver, rencontrer à Brest à la presque fin de cette année.

L'équipe de Longueur d'ondes



Parmi les souvenirs les plus nets qui me restent d'Athos figurent les odeurs. Les monastères d'Athos ont une odeur à eux, lourde et riche, faite d'effluves multiples et constamment mêlés : encens, cuisine, latrines. Ces odeurs n'ont par elles-mêmes rien de particulier et c'est leur mélange, leur voisinage qui surprennent, peu habituels pour un odorat citadin. La plus violente, en fait, est celle des latrines. Simples édicules surplombant le vide, avec un caisson de bois creusé d'un trou, on les repère vite à l'odeur qui s'insinue partout, parfois jusque dans l'église. (...) J'ai aussi à Athos le souvenir de certains sons. Le plus caractéristique est celui des simandres. Ce sont des pièces de bois – certaines pleines, d'autres creuses – grossièrement équarries que l'on frappe avec un maillet de bois pour indiquer le début des offices. L'usage des simandres est très ancien et s'est perpétué jusqu'à nos jours, sans jamais véritablement être détrôné par celui des cloches. Certaines de ces simandres, lourdes et massives, sont suspendues à l'entrée de l'église. Toutes rendent un son mat, étouffé mais qui, renvoyé par les murs, s'entend dans tout le monastère et vous réveille même la nuit. Les bruits quotidiens d'Athos n'ont en principe rien de particulier et pourtant ce ne sont pas les bruits habituels d'un monastère occidental ou d'un village. Il y manque le bruit des animaux femelles. Les cris qu'on y entend sont tous des cris de mâles : braiements des ânes, hennissement des mulets et les voix humaines, des voix d'hommes. Ces voix et ces rumeurs occupent toute la matinée puis, vers midi, les bruits s'arrêtent. Les moines se retirent dans leur cellule pour la sieste. Les laïques travaillant ici et là s'étendent à l'ombre. Seul le Diesel d'un caique ponctue parfois de ses deux temps le silence de la mer. Plus rien ni personne ne bouge jusqu'à l'heure des vêpres, marquée par la simandre.

Jacques Lacarrière, *L'été grec*, Paris, Éditions Presses Pocket, 1988 [1975], pp. 61-63

Sur la route

Pour certains, les vacances sont propices à la rencontre. Pour d'autres, elles sont une ode à la paresse, au silence intérieur et à toutes les formes de stabulation. Pour d'autres encore – mais les unes ne sont pas exclusives des autres, cela s'entend –, elles deviennent cette parenthèse favorable à la transgression sonore et à l'irruption dans un monde aux bruissements inconnus et aux paroles incompréhensibles.

Il est tard (ou plutôt, il fait tard) sur la route qui nous mène des hauts plateaux vietnamiens au littoral – point de chute : Danang – que nous avons quitté il y a peu. La jungle défile le long de cette ligne qui serpente entre les collines verdoyantes. De temps à autre, un village troue l'impression de cette uniformité lointaine, mousseuse et impénétrable qui nous accompagne depuis quelques heures maintenant. Nous sommes dans un minibus qui file à bonne allure et, pour une fois, le chauffeur a eu la très bonne idée de ne pas brancher son auto-radio d'emblée. Temps du silence et d'un recueillement

intérieur qui permet à l'esprit de vagabonder. Nous échangerons quelques bribes de conversation, imaginerons notre retour vers une société balnéaire qui s'épanouit à l'ombre des palmiers et de la vie pas chère – les Occidentaux y sont des rois gros et gras –, regarderons à travers les vitres du van. Nous compterons aussi les heures, demi-heures, quarts d'heure qui nous séparent de notre futur point de transit. Si le trajet n'est pas inconfortable, il est de plus en plus long au fur et à mesure que nous nous approchons de la destination finale.

Il est peut-être 18 heures 30 et il fait déjà nuit. L'auto-radio est allumé. Plus personne ne bavarde. Un téléphone portable viendra rompre momentanément une atmosphère qu'envelopperont dorénavant les échos en provenance du poste et le bruit assourdi du moteur. Nous nous prenons tous à écouter ce qui se dit. Et même si nous n'y comprenons rien, nous nous laissons porter par les voix qui scandent une session que nous imaginons volontiers d'informations. Le ton est posé. Un homme et une femme présentent

en alternance ce que nous pensons être les nouvelles du pays voire du monde. Un jingle rythme de temps à autre les segments de l'émission. Nulle fioriture. Les débits marchent au ralenti, la prononciation est impeccable. Tout cela sent la radio d'État – le chiffre qui s'allume, 100 mhz en FM n'en serait-il pas le signe probant ? – dans un état qui affiche partout la mine bienveillante de l'Oncle Ho. Distance, mesure, circonspection. L'on se croirait revenu sous l'ORTF lorsque l'esprit de l'époque et les vibrations de la société ne semblaient pas avoir de prise sur des speakers aux discours monotones.

Il est tard et nous avançons dans la nuit. L'écoute est fine et claire. Et même si nous ne comprenons rien à ce qui se profère, la mélodie d'une radio apaisée, loin des criailleries qui fument sur les stations à dominante musicale – la mondialisation, c'est aussi cela : une uniformisation de la parole et des manières de parler dans le poste – a ceci de plaisant qu'elle nous convie à devenir un peu ce que nous avons été : des compagnons de route.

L. L. G

L'œuvre de Dieu

« Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait ». Telle est l'injonction posée au départ par Saint Mathieu, reprise telle quel par les adeptes de la doctrine de Josémaria Escriva de Balaguer, un prêtre espagnol fondateur de l'Opus Dei en 1928. Depuis lors, l'organisation a fait flores, fondée avant tout sur des milliers de laïcs engagés à répandre la foi partout où ils se trouvent et de préférence « au milieu du monde », en opposition aux ordres retranchés et à la réclusion de la vie moniale. Cette forme particulière d'apostolat laïque tente ainsi de répandre l'idée de démocratisation de la sainteté dans la société moderne et de rallier à sa rigoureuse cause l'individu en quête spirituelle.

Dans un numéro récent de *Sur les docks* sur France Culture, Irène Omélianenko s'empare du sujet à sa manière, toujours originale : l'Opus Dei pris comme « figure énigmatique », à travers les mots de ceux qui l'ont rejoint et lui appartiennent corps et âme. La mise en ondes paraît simple, précisément parce qu'extrêmement travaillée pour mieux coller à la subtilité du propos. Une subtilité qui fait d'ailleurs défaut dans la plupart des occurrences médiatiques du sujet. Qui n'a pas feuilleté les pages d'un magazine d'actualité, accroché par une couverture prometteuse agrémentée de couleurs brûlantes et de mots choc – « secret », « secte », « mafia »... ?

Ici, c'est un ton démystificateur qui permet d'approcher au plus près ce qu'est réellement l'Opus Dei : un rapport à la foi particulier, une intimité de la pratique, une rigueur de la morale chrétienne... Autant de phénomènes peut-être plus édifiants que toutes les enquêtes à sensation. Le documentaire privilégie ainsi une approche humaine et propose une entrée

progressive dans le quotidien de membres de ce groupe à la réputation aussi souterraine qu'omniprésente dans la hiérarchie vaticane. Quelques questions simples sont posées au fil des entretiens avec les hommes et les femmes qui ont bien voulu témoigner de leur expérience : comment entre-t-on dans l'Opus Dei, comment cette appartenance est-elle vécue au quotidien, quels sont les devoirs des membres et comment s'en acquittent-ils ?

La limite serait peut-être l'absence de vue générale sur la réalité de l'organisation et son pouvoir effectif et délétère sur les plus hautes instances du catholicisme. Mais précisément, quiconque s'intéresse à l'actualité peut facilement avoir accès à ce genre d'information. L'approche ici privilégiée apporte justement le complément essentiel à la compréhension du phénomène, grâce à la convocation de l'expérience individuelle, du récit intime provoqué par l'écoute sensible et le tact dont Irène Omélianenko ne se départit jamais au fil de ses expériences documentaires. Ici, le « spécialiste » est en effet presque absent. La parole de l'expertise s'efface derrière celle de l'individu qui relate son quotidien en ce qu'il a parfois de plus prosaïque. Ainsi cette mère de famille qui explique comment elle sanctifie l'acte de faire la vaisselle – un moment d'union avec Dieu par l'acceptation de la contrainte – et vit en permanence « sous le regard de Dieu » qui la protège de tout écart, aussi minime soit-il, avec des règles strictes de morales et de bienséance.

Et lorsque la parole de l'expert surgit, quelques minutes seulement au bout de 45 minutes de documentaire, sa parole est elle-même nuancée, empreinte de prudence et fondée sur une enquête plus

que sur un amoncellement de fantasmes. Le journaliste du *Monde diplomatique* décrit une doctrine « mécanique » et fondamentaliste portée par un groupe très au fait des moyens de communication modernes mais dont la « légende noire » est probablement bien éloignée de la réalité.

La question du dolorisme présent dans la doctrine de l'Opus Dei n'est pas laissée de côté et replace à une échelle sans doute plus juste cette manifestation vite enjolivée – par les élucubrations pseudo-littéraires d'un Dan Brown par exemple – parce que particulièrement spectaculaire. Mortifications, port du silice... apparaissent comme des pratiques relativement marginales. Beaucoup plus troublant en revanche est le rapport à la contrainte auto-infligée, ou comment une croyance envahit les moindres interstices de l'esprit et de la volonté et semble peu à peu se substituer à toute notion de libre arbitre et de choix individuel.

Au final, cet *Opus Dei* s'impose comme une leçon documentaire qui sait s'affranchir des codes du reportage tout en apportant des éléments de compréhension profonds à un phénomène social et religieux particulièrement épineux. Une plongée dans le rigorisme de tous les jours, la sainteté vécue au quotidien et la foi inébranlable, qui ne souffre aucune remise en cause. Ce pas de côté sur un sujet rebattu apporte une subtile mise au point, sans qu'il soit besoin de recourir aux images choc – c'est le privilège de la radio – ni aux formules définitives – c'est la marque de celle que fabrique Irène Omélianenko.

A. T.

le festival, la programmation 2008

Pour ceux qui ne fréquenteraient pas assidûment le nouveau site Internet de Longueur d'ondes – www.longueur-ondes.fr –, ce *Poste à galène* de rentrée propose un point sur la programmation à deux mois et demi du festival. Mais il faudra consulter le site au fil des semaines pour connaître les éventuelles modifications et la grille horaire, disponible en ligne dès le mois de novembre.

Une nouveauté à signaler avant de vous laisser découvrir le détail des propositions 2008 : les vendredi soir et samedi du festival auront une physionomie particulière et se tiendront au Quartz (scène nationale de Brest). Cette année en effet, en parallèle à la programmation « son et radio » de Longueur d'ondes, un nouveau rameau voit le jour : Les Immédiatiques, une soirée et une journée de tables rondes et de forum autour du nouvel espace médiatique et artistique issu de l'Internet. Et pendant ce temps, le son ne sera pas oublié puisque Longueur d'ondes se poursuivra sous la forme d'une journée du documentaire, tout au long du samedi.

Les thématiques des séances d'écoute

une thématique principale : les vacances - Univers balnéaire, temps de latence, conquête sociale... Longueur d'ondes usine pour préparer une thématique récréative à l'orée de l'hiver.

une sélection de documentaires contemporains et d'émissions d'archive issues de l'Ina, à retrouver au fil des 17 séances d'écoute.

avec : une séance en compagnie de **Jean-Didier Urbain** (sous réserve), anthropologue spécialiste du voyage, du tourisme et des vacances et un **concert** par l'orchestre symphonique du Conservatoire de musique de Brest qui propose d'explorer le répertoire, tous genres confondus, se rapportant aux vacances et aux loisirs

mémorables : l'année 1989 - Après l'année quelconque (« 1971 » en 2007), une année avec un grand A, celle des révolutions (et d'un bicentenaire...) retracée 20 ans après au fil des archives de l'Ina.

avec : 17 archives de l'Ina à retrouver en préambule de chaque séance d'écoute et une séance de décryptage de l'année radiophonique 1989 à la Faculté Victor Segalen (programmation en cours)

en ondes courtes : la Belgique - Un pays très radiophonique. À travers ses radios publiques, collectifs auriculaires, créateurs indépendants... explorons l'ébullition sonore d'outre-Quévrain.

avec : une rencontre avec **Pascale Tison**, productrice de l'émission *Par Oui-Dire*, dédiée à la création radiophonique, sur la Première de la RTBF ; une rencontre avec **Christine Van-Acker***, fondatrice de l'association de création sonore Les Grands Lunaires et une séance avec **Radio Panik**, une radio associative de Bruxelles

* séances à retrouver lors de la journée du documentaire au Quartz.

Les invités

Pierre Bouteiller. Retour sur un long chemin de radio avec une voix qui a traversé les stations et les époques, depuis les débuts à Europe 1 en 1958 jusqu'à TSF aujourd'hui, en passant longuement par Radio France (Inter et Musique).

Nicolas Poincaré (RTL). Exploration d'une « tranche » radiophonique, le 18h/19h de RTL, où le journaliste grand reporter anime *On refait le monde* depuis la rentrée 2006.

Michel Pomarède (France Culture) et **Claire Hauter** (Arte radio)*. Regards croisés sur le documentaire comme lieu d'investigation et d'expression des maux de la société.

Les séances spéciales

4 cartes blanches, comme chaque année, données à nos « partenaires historiques » : la SCAM, la SACD, l'Ina (programmation en cours) et le GRER qui proposera un éclairage sur les radios religieuses en Afrique avec Etienne Damome, doctorant à l'Université de Bordeaux 3.

avec Polly Thomas, productrice de fictions radiophoniques pour la BBC pendant 10 ans

• **la radio en milieu scolaire**, avec Fréquence écoles, une association lyonnaise d'éducation aux médias qui a mené de nombreux projets de création sonore avec des scolaires

• **la radio d'un auditeur**, en écho à la programmation autour de la Belgique, un auditeur du plat pays parle de son paysage radiophonique tout en relief (programmation en cours)

7 panoramas subjectifs :

• **l'atelier de Longueur d'ondes**, une année de productions suscitées par l'association à travers les ateliers et initiatives personnelles de ses membres

• **la création radiophonique dans le monde anglo-saxon**,

2 rétrodiffusions :

• **une année politique à la radio** (2)
• **un auteur : José Pivin***, une séance d'écoute pour découvrir une sélection de ses œuvres

3 expériences :

• **en 5 point 1**, une expérience d'écoute en multicanal

• **une écoute au long cours** (programmation en cours)

• **un nouveau territoire sonore** avec **Emmanuelle Taurines**, une documentariste indépendante venue de Marseille

Une journée de la fiction radiophonique au Quartz vendredi 5 décembre

une matinée pour le jeune public : au terme d'un cycle d'écoute avec huit classes de l'agglomération brestoise qui proposeront, en première partie de séance, la fiction qu'elles ont choisie, France Culture met en ondes un texte inédit pour le jeune public. Réalisateur, acteurs, bruiteur, musiciens et techniciens œuvrent sur la scène du petit théâtre transformée en studio de radio le temps du festival. Au programme : *Bled* de Daniel Danis, un conte moderne sur les errances d'un petit poucet téméraire, réalisé par Marguerite Gateau.

une soirée hommage à Alain Robbe-Grillet : France Culture propose la mise en ondes de lectures de textes, émaillées d'archives d'entretiens radiophoniques, pour tisser un portrait sonore de l'auteur emblématique du nouveau roman, né à Brest en 1922 et décédé en février 2008.

Supérieure Louis Lumière, qui vient de terminer un mémoire sur l'intime dans le documentaire sonore.

- rétrodiffusion : un auteur, José Pivin. Une séance d'écoute des œuvres d'un des grands documentaristes de radio.
- regards croisés sur le documentaire sonore : Michel Pomarède (France Culture) et Claire Hauter (Arte radio)
- en ondes courtes : les Grands lunaires, une association belge fondée par Christine Van-Acker pour produire des documentaires sonores.
- en conclusion : rencontre avec la cinéaste Claire Simon.

Et en amont...

Tout au long de la semaine précédant le long week-end du festival, Longueur d'ondes propose des rendez-vous en partenariat avec divers acteurs culturels brestois.

- une tournée cinémato-radiophonique dans le Finistère : en partenariat avec l'Ina Atlantique, plusieurs projections de films et de documents sonores sur les vacances auront lieu dans le réseau

des salles de cinéma art et essai du département pour terminer à Brest le mardi soir précédant le festival.

- la soirée du documentaire : en écho à la journée du documentaire le samedi du festival, l'association La Sentinelle programme une soirée au cinéma Les Studios en compagnie d'un cinéaste documentariste (programmation en cours) le mercredi soir précédant le festival.

- et le jeudi... une soirée, deux possibilités. Rendez-vous en octobre pour connaître le fin mot de l'histoire...

La journée du documentaire radiophonique au Quartz samedi 6 décembre

Une réflexion autour du documentaire sonore et de ses résonances avec le documentaire audiovisuel, tout au long d'une journée d'écoutes et de rencontres.

- expérience sonore : Emmanuelle Taurines, documentariste indépendante, arpente Marseille depuis plusieurs années, construisant petit à petit une cartographie sonore des quartiers de la cité phocéenne.

- la séance des écoles : suite à l'après-midi des écoles du son (le vendredi à la Faculté Victor-Segalen), retour sur deux expériences documentaires en compagnie de deux étudiantes pour un double regard sur le « je » radiophonique et la radio de l'intime. Jenny Saastamoinen, du Master documentaire de création de l'Université de Poitiers, auteur de *Odile* et lauréate du premier prix Longueur d'ondes-Nagra France Audio en 2007, et Julie Roué, de l'École Nationale

Supérieure Louis Lumière, qui vient de terminer un mémoire sur l'intime dans le documentaire sonore.

- rétrodiffusion : un auteur, José Pivin. Une séance d'écoute des œuvres d'un des grands documentaristes de radio.
- regards croisés sur le documentaire sonore : Michel Pomarède (France Culture) et Claire Hauter (Arte radio)
- en ondes courtes : les Grands lunaires, une association belge fondée par Christine Van-Acker pour produire des documentaires sonores.
- en conclusion : rencontre avec la cinéaste Claire Simon.

Des moments de réflexion à la Faculté Victor Segalen

- un débat : l'année 1989 (programmation en cours)

- un séminaire de création radiophonique : le documentaire et la fiction, rencontre avec ceux qui les font (programmation en cours)

- l'après-midi des écoles de formation au son : écoutes et rencontres avec les responsables des principales formations au son en France



« J+ ? et J- ? Si le site a hiberné (après tout, c'est de saison), l'association, elle, n'a pas chômé. Dates de la sixième édition : du 11 au 14 décembre* (nous souhaitons arrêter de faire de l'ombre aux Transmusicales rennaises). Le cinquième festival est déjà loin. Cap sur une nouvelle mouture qui sera plus étoffée et, d'une certaine manière, plus «immédiate»... Contacts avec le Conseil général. Ding dingue d'ondes sur les ondes de radio Neptune à compter de début mars. Des mètres carrés qui s'aligneront peut-être sur un plateau brestois. Marx et ses ferrailleurs prêt à voter... Pour celles et ceux qui ne comprendraient pas, un numéro : 02 98 49 00 15. »

Cette actualité mise en ligne le 28 février 2008 sur le site de Longueur d'ondes vous a peut-être laissée perplexes. En tout cas, vous avez été nombreux à nous appeler pour en savoir plus.

Il est temps aujourd'hui de faire un petit tour des questions les plus fréquemment posées :

Les Immédiatiques, qu'est-ce que c'est ?

C'est un nouveau rendez-vous proposé par l'association Longueur d'ondes : deux journées, publiques et gratuites, de réflexion et de débats sur le thème du nouvel espace médiatique né de l'Internet.

Plus qu'un nouveau support médiatique, plus qu'un nouveau média, Internet est aujourd'hui une révolution à lui tout seul et notre relation au champ de l'information et de la connaissance s'en voit totalement modifiée. Consulter les nouvelles du jour sur le web, modifier un article sur wikipedia, lire un blog, juste par curiosité, écouter la radio ou regarder la télévision en ligne, podcaster une émission après-coup, voilà de nouveaux gestes quotidiens, a priori anodins, mais qui méritent attention.

Immédiats, participatifs, citoyens,... nombre d'adjectifs peuvent qualifier ces nouveaux médias. De Mediapart à Bakchich, en passant par les blogs ou les réseaux wiki, ce monde en expansion continue fait l'actualité, la commente, l'enrichit et invite tout un chacun à participer à ce processus.

Les Immédiatiques de Brest, c'est faire le pari de proposer un temps d'arrêt et consacrer ainsi deux journées à des rencontres et à des réflexions autour de ce nouvel espace médiatique envisagé dans son acception la plus large.

Les Immédiatiques, c'est où ?

Au Quartz, scène nationale de Brest.

Les Immédiatiques, c'est venu comment ?

Voilà trois fois que des tables rondes sur les webradios sont organisées dans le cadre des festivals Longueur d'ondes. Et puis, OUSOPO, la webradio de l'association, a également vu le jour... C'est de là qu'est partie l'idée d'élargir les réflexions au journalisme en général (presse, radio, télévision... sur le web) et même à l'art en particulier (création numérique, NetArt, littérature participative en ligne...). Comment aujourd'hui, tous ces supports de communication, de médiation, investissent la Toile ?

Rajoutons à cela que Brest est une ville particulièrement dynamique sur ces questions d'Internet et de nouveaux usages. L'association a donc eu envie de proposer un projet culturel qui permette de réfléchir à ces nouveaux enjeux et qui corresponde à la politique de terrain de la Ville, voire la complète.

Les Immédiatiques, c'est quand ?

Les 5 et 6 décembre 2008.

La manifestation débutera le vendredi 5 décembre à 18h avec une conférence inaugurale : Jean-Noël Jeanneney, historien des médias, conversera avec Marie-Armelle Barbier-Le Deroff, maître de conférence à l'Université de Bretagne Occidentale. Ce faisant, il présentera le sujet et tissera des problématiques que le public retrouvera et développera tout au long de ces deux journées.

Le samedi 6 décembre, des tables rondes se succéderont de 9h30 jusqu'à 19h30. *Informer à l'âge du multimédia, Les nouvelles formes de l'insoumission médiatique, Information et participation, Quand l'art envahit la Toile* ou encore *Quelle classification de l'information sur Internet*,

toutes ces thématiques seront abordées et débattues par des intervenants de renom comme Edwy Plenel, Daniel Schneidermann, Barbara Cassin, Carlo Revelli, Rue89, etc.

Les Immédiatiques, ça va remplacer le festival Longueur d'ondes ?

Jamais !

Les deux manifestations sont indépendantes, même si des thématiques se recoupent et même si elles ont lieu au même moment.

Les Immédiatiques, c'est un pari, un nouveau projet, parce qu'une association a besoin de se renouveler et d'inventer d'autres choses.

Mais, qu'on se le dise, le festival de la radio et de l'écoute reste notre principal ouvrage, auquel nous tenons et pour lequel nous avons une tendresse et une fierté toute particulière.

D'autres questions ?

Rendez-vous sur www.longueur-ondes.fr/article21.html ou au 02 98 49 00 15

Paroles

C
M

l'air (III)

Mercredi 13 août, 20h10 : Arrivée (après un long voyage rempli de péripéties) à Velké Úľany, petite bourgade de l'ouest de la Slovaquie. Ici vivent 2000 habitants, en majorité des Hongrois. Le village possède d'ailleurs également un nom hongrois : Nagyefödemes (« grande ruche » en français).

Jeudi 14 août, 8h12 : Je dors à poings fermés après avoir passé une longue soirée de retrouvailles, d'éclats de rire et de récits de belles histoires dans la petite cuisine du 1261 de la rue Kovácska.

Jeudi 14 août, 8h13 : Une forte musique venant de la rue brusque mon sommeil. Elle n'en finit pas cette musique. Le son est assez désagréable, criard et de mauvaise qualité. Puis une voix féminine prend le relais et parle de façon monotone. Je suis complètement réveillée maintenant et essaie de me concentrer afin de comprendre ce qui se passe. Je perçois des bribes de mots : « aujourd'hui », « le docteur », « malade ». Puis, la voix change de ton et là, je ne reconnais plus rien.

Difficilement mais sûrement, je me rendors.

Jeudi 14 août, 10h : Petit déjeuner. Je demande à mes hôtes quelles étaient ces paroles du matin, d'où venait le son et de quoi il s'agissait exactement. « Le docteur est malade, c'est ce que j'ai cru comprendre, et après, plus rien ! ». Mes amis éclatent de rire :

« Pas mal du tout ! Le docteur du village ne reçoit aujourd'hui que sur RDV ! Tu y étais presque !

- Mais qu'est-ce que c'est ?

- Ce sont les nouvelles, les informations du village. Elles ont lieu quasiment tous les jours, enfin, à chaque fois qu'il y a quelque chose à dire, quelque chose qu'il est bon que tout le monde sache. Tu vois le poteau là-bas ? Regarde, il y a des haut-parleurs, c'est de là que sort le son. Il y en a dans tout le village. Comme ça tout le monde est au courant : on annonce les naissances, les décès, des informations pratiques, etc. D'abord, les informations sont émises en slovaque, puis en hongrois. On peut aussi commander une annonce : un mariage, une vente de quelque chose...

- Mais il n'y a pas de journal local en kiosque ?

- Si, bien sûr. Mais pas quotidiennement. Et puis le tirage n'est pas très important donc on peut passer à côté. Alors que grâce au son, tout le monde, peu importe l'endroit du village où il se trouve et ce qu'il fait, entend les informations. C'est bien je trouve. »

C. M.

Le Grand Café ou la vie d'un poste de TSF

Nant, Aveyron, 852 habitants.

Le café est vaste, tout en profondeur. Au fond, le comptoir ancien est plongé dans la pénombre, contrastant avec la terrasse ensoleillée.

Sur l'un des côtés, une longue banquette de cuir patinée par le temps. Au-dessus, des glaces et des trophées qui rappellent des retours de chasse ; un passé local vivant et riche. Près du comptoir, un homme d'un âge certain commente à voix haute les dernières nouvelles. Des plantes vertes sont rangées dans un coin, près de la terrasse. Elles ont l'air d'être abandonnées.

Dans un autre coin à proximité du bar, sur deux ou trois tables, une accumulation de postes TSF des années 30/40, comme endormis et ne souhaitant pas être dérangés...

– Ils sont superbes ces postes.

Le cafetier se met alors tranquillement à nous parler de sa collection qui encombre l'étage au-dessus.

Nous l'écoutons. Il raconte comment il les achète dans des brocantes ou chez des particuliers, comment il les démonte, les dépoussière, les nettoie, comment il change les composants défectueux. « Mais ce qui m'intéresse surtout

de conserver, dit-il, ce sont toutes les traces de la vie du poste. Les taches sur les bois cirés ou vernis, les traces des doigts d'enfant sur le tissu qui recouvre le haut-parleur, les signes de fatigue, d'usage... » Quand il a la possibilité de les remettre en état de marche, tant mieux, mais ce n'est pas toujours faisable alors tant pis !

Ces postes lui évoquent son enfance ; une boîte en ébénisterie qui trône dans le séjour de ses grands-parents, plus haute que large, protégée par un napperon, sur laquelle est posé un cadre de photos et un petit vase. Le grand-père dans son fauteuil, l'oreille tendue vers le haut-parleur. Ou encore le poste de TSF chez ses parents, en bakélite avec un clavier à touches que toute la famille écoute religieusement pendant la diffusion des *Nuits du Bout du Monde* de Stéphane Pizella sur Inter Variété ou des *Maîtres du Mystère* de Pierre Billard.

Cela nous renvoie à nos propres souvenirs. Nous aussi les avons écoutées ces émissions et, à travers ces objets de la vie quotidienne d'autrefois, nous mesurons (sans nostalgie) la distance qui nous en sépare.

N. M.

Pour les chroniques (br)estivales, je devais mettre en ligne chaque jour sur la web radio Ousopo un reportage de 3 à 5 minutes répondant au thème de l'amour, du travail ou de la mort, pendant 21 jours non stop.

Au début de ces chroniques, j'avais eu l'idée de faire un reportage sur les personnes travaillant dans les égouts de la ville, ces personnes « enterrées » toute la journée (c'était pour la rubrique « mort »). Je souhaitais donc les interviewer en descendant avec eux dans les égouts, mais il me fallait au préalable de nombreuses autorisations, notamment celle d'un responsable administratif territorial de Brest. Au téléphone, je lui expliquai ce que je désirais réaliser avec ces personnes (sans rentrer dans les détails, car le terme « mort » aurait compliqué ma tâche), et lui précisai qu'il me fallait son aval, mais celui-ci me rétorqua très sèchement afin de se décharger rapidement de ma demande :

« Mais ça n'intéresse personne les gens qui travaillent dans les égouts. Faites plutôt autre chose ! »

J'étais un peu surpris, et je tentai de le convaincre (et de me convaincre moi-même...) de l'intérêt de mon reportage, mais il grommelait toujours :

« Tenez, par exemple, vous pourriez faire un reportage sur Ingrid Betancourt ! ». Le débat était lancé. Pour encore dix bonnes minutes.

C'est vrai, je n'y avais pas pensé plus tôt.

Au cours de la semaine suivante, je commençai donc à chercher Ingrid, en marchant dans Brest, et j'eus pendant ce temps l'idée de faire un reportage pour la rubrique « amour » sur une grand-mère suivant assidûment *Les feux de l'amour*.

Me voici donc dans la chambre d'une locataire d'une maison de retraite, devant son téléviseur. Je m'attendais à ce

qu'on parle de la sexualité et des histoires d'amour dans les maisons de retraite, mais celle-ci, tout en commentant la série, se met à me raconter sa relation avec son mari, et comment elle l'a accompagné lors de ses derniers jours, jusqu'à son dernier souffle. Pendant ce temps, Samantha trompait Bobby pour la dixième fois. Je n'avais pas prévu ça dans le scénario de mon reportage.

Un peu plus tard, me voilà, dans une maison d'accueil pour les familles des détenus située face à la maison d'arrêt, avec une femme. J'avais envie de parler avec elle de la difficulté de ces rencontres éclair, au parloir, de cette relation à distance, mais au lieu de se plaindre elle me dit qu'en fait, la situation les a rapprochés puisque avant, ils ne se supportaient plus.

Encore raté.

À chaque fois que je faisais une interview, je me laissais surprendre bêtement par quelque chose qui inévitablement trouvait sa place au montage. Il n'y avait rien à faire.

À chaque fois ces personnes n'étaient pas comme je le souhaitais. Comme si les gens ne pouvaient pas se contenter de tenir leur rôle, de dire ce qu'on attend d'eux. Fichtre !

Dernière semaine, toujours aucune trace d'Ingrid, je commençais à m'inquiéter de ne jamais la croiser, et je ressentais fortement la fatigue. Ainsi, pour gagner du temps, être plus efficace et prendre de l'avance sur le retard que j'accumulais, je décidai de demander à un ami qui était de passage à Brest de jouer l'interviewé. On avait tous les deux entendu à la radio pendant tout l'été que les Français n'avaient plus de pouvoir d'achat, qu'ils ne partaient plus en vacances. On était d'accord, il jouerait un Breton qui, en raison du pouvoir d'achat en baisse, partirait en vacances à Brest. Vu la situation, ça serait forcément crédible. Tout était scénarisé et

serait rapide à monter. Donc, on se lance, il prend sa valise puis sa voiture pour aller à l'aéroport. Il tient bien son rôle et moi aussi je lui pose de bonnes questions : on sort dans la ville, il me parle des culs-de-sac qu'il visite, de Océanopolis où il n'a jamais le temps d'aller, des collègues de boulot qui ne lui disent pas bonjour pendant ses vacances. Tout se tient. Enfin ! On avance vers le boulevard. Et là, une voiture s'arrête de l'autre côté de la route, un homme descend et vient vers nous. Sans formalité, il nous interpelle pour nous demander sa route. Il cherche le centre-ville. Mon acteur, toujours dans son rôle, lui indique la direction et l'homme nous raconte sa situation. Il est Belge, en voyage en Bretagne. L'échange s'installe avec mon acteur et l'homme comprend la démarche du Breton qu'il a en face de lui, c'est-à-dire un homme qui voyage dans sa propre ville. Il nous avoue lui-même fréquemment partir à la redécouverte de sa ville belge car « les villes ça bouge, ça change, ce sont comme des jungles urbaines ».

Imprévu. Encore. Je croyais avoir pensé à tout.

À chaque fois une réalité, mais toujours trop irréaliste, surréaliste.

On a besoin d'elle, elle n'est pas comme on veut, et quand on ne veut plus d'elle, elle ne peut pas s'empêcher d'apparaître, de s'inviter sans prévenir.

En marchant vers une autre interview, je pensais à Ingrid que je n'ai toujours pas croisée. Elle au moins, si j'avais pu l'interviewer, elle m'aurait dit ce que j'attendais qu'elle dise, c'est sûr. J'aurais pas perdu mon temps et nous aurions tous été intéressés. Et malgré la taille de la jungle urbaine brestoïse, si je l'y avais retrouvée, au moins ça, ç'aurait été réel !

Reportages cités : *Histoires de cœurs*, *De très hauts murs*, et *Faux départs* (www.ousopo.org)

F. D.

Pourquoi pas ?

On pourrait essayer d'établir une cartographie sonore de Paris au XIX^e siècle à partir de sources non audio. Certaines descriptions romanesques, des séries de photographies, des articles de presse constitueraient le matériau à partir duquel on tenterait d'établir la carte. En travaillant avec des ingénieurs, on dresserait des échelles de bruit en fonction des qualificatifs relatifs au son. On traiterait alors de manière informatique des milliers de textes contemporains pour en extraire ce qui est relatif au bruit. La carte obtenue serait plus intéressante encore que celle que l'on produit aujourd'hui pour nos villes, car elle donnerait à entendre la perception de la ville par ses auditeurs contemporains.

On produirait ainsi, et selon les points de vue sociaux, des cartes sonores subjectives d'un même quartier. Alain Corbin a beaucoup fait en ce sens en introduisant du sensible dans l'appréhension du passé. Mais il s'agirait là d'intensifier la perspective et surtout de l'étendre. On verrait combien les villes étaient, il y a deux siècles, des espaces d'un immense vacarme, avec parfois des poches de silence que constituaient notamment les institutions religieuses. Le boulevard et, derrière, le cloître. Le crieur de journaux, et la nonne.

Il pourrait être instructif d'examiner comment une manifestation ou un autre événement – un défilé, le passage d'un cortège... – modifient une atmosphère. S'agissant de Paris, on pourrait clairement saisir les effets de l'haussmannisation sur l'ambiance urbaine. On verrait comment certains bruits en ont chassé d'autres, les faisant disparaître à jamais. L'historien en quête de sons.

En préparant une émission radiophonique à partir d'archives de France Culture conservées par l'INA, je constate en fouillant dans les inventaires qu'il n'y a pas que la voix des grands hommes que l'on a enregistrée depuis cinquante ans : dans les boîtes de métal se trouvent des milliers de voix anonymes. Il y a la voix collective des manifestants, ou bien encore des centaines de petits monologues de gens ordinaires. C'est l'un des miracles de la radio que de prendre au sérieux ceux qu'elle enregistre – la télévision, immédiatement, abaisse et déconsidère.

J'ai ainsi retrouvé les récits de vie de jeunes délinquants enregistrés entre 1960 et 1980 par plusieurs producteurs, dans des contextes très variés. Ce sont des paroles bouleversantes qui racontent, sans le miracle de la rose, le destin de petits gars et de jeunes filles placés dans les fermes du Morvan, mis au Bon Secours. Enfermés, soumis à des régimes violents, ils racontent sans détour, mais sans complaisance, ces années-là. Je me souviens en particulier de la voix de l'un d'eux, absolument incroyable, mélange de gouaille et d'accent du terroir qui contait comment il s'était débattu dans le monde des adultes, celui de l'assistance, etc. Du Pialat pour de vrai.

En écoutant ces bandes, j'ai surtout découvert combien la tonalité de nos voix change en fonction des époques. On ne parlait pas de la même manière en 1960 qu'aujourd'hui. Ce n'est pas tant le vocabulaire qui a changé, que l'accent, la prononciation... Et ce n'est pas une affaire de linguistes. Ce qui est évident pour le corps, aujourd'hui en histoire, devrait l'être pour la voix. Si les historiens avaient davantage recours à ce type de sources, nous réaliserions que nous écrivons une histoire doublée. Pire : comme les doublages qui, faute d'argent, sont réalisés dans certains pays en mono.

Philippe Artières, *Rêves d'histoire. Pour une histoire de l'ordinaire*, Paris, Éditions Les Prairies ordinaires, 2006, pp. 148-150

Jedan litovsk do Bratislavy, prosim !

Lors d'une chaude journée d'été, j'ai pris un grand plaisir à me perdre dans les rues de Bratislava, capitale slovaque, souvent appelée « little big city » par les guides touristiques, mais qui, au fil des ans, grossit à vue d'œil à tel point qu'il lui faudra sans doute bientôt un nouveau surnom. Cet après-midi là, je n'avais pas envie de me promener dans le centre ville historique coloré, ni au milieu des barres de béton de la nouvelle ville. Non, j'avais envie de me balader dans des rues anodines : ni belles, ni laides, ni historiques, ni (a priori) attachantes... Je ne voulais pas réfléchir à mon parcours mais simplement marcher et me laisser (éventuellement) surprendre par le Bratislava quotidien.

Et j'ai été surprise !

Après avoir dépassé de plusieurs centaines de mètres la gare des bus, après avoir tourné à gauche car le graphisme d'une affiche collée sauvagement sur un mur me séduisit, après m'être acheté un « kifli » à la boulangerie du quartier, je me retrouvai nez à nez avec un bâtiment pour le moins



déconcertant. Il s'agissait d'une immense pyramide blanche et marron, renversée. Je restai un moment à la contempler sans trop savoir ce que je ressentais : était-ce beau ? Assurément, non. Laid ? Pas vraiment non plus. Que pouvait-il bien y avoir à l'intérieur ?

Je fis péniblement le tour de la bâtisse - de nombreux travaux bloquaient en effet les rues avoisinantes - mais cela ne m'aïda pas à en savoir plus. Je décidai enfin d'ouvrir mon *Lonely Planet* en espérant y trouver de précieuses informations. Voilà ce que l'on pouvait lire dans la rubrique « Bratislava insolite » : « Et cette pyramide renversée dans la ville nouvelle, s'agit-il d'un mirage ? Détrompez-vous, c'est l'immeuble de la radio slovaque ! »

J'étais donc devant la maison de la radio ! Alors que celle de Paris est toute ronde, celle de Bratislava est toute triangulaire et pyramidale, voilà qui est amusant. Curieuse, je décidai de monter les quelques marches de l'entrée et de pousser la porte. Je me retrouvai alors dans un grand hall assez sombre dans lequel on pouvait voir une petite exposition présentant de vieux et gros transistors, ainsi qu'un mur couvert de pochettes de CD : les grands succès musicaux slovaques au fil des ans, une sorte de top 50 local. Au fond du hall, des escaliers guidant jusqu'à l'étage du dessus qui semblait plus éclairé ; devant les escaliers un système de filtrage (comme dans les stations du métro parisien) et devant ce système de barrière deux gardiens dans une guérite, derrière une vitre et un hygiaphone. Je marchai en rond dans le hall tout en réfléchissant à comment demander la permission de passer la



barrière et de monter vers la lumière où je soupçonnais grandement la présence de studios d'enregistrement. Les deux gardiens ne s'occupaient pas de moi, ils m'avaient sans doute vue mais ne m'apostrophaient pas et me laissaient errer dans ce grand espace (petit reste du système communiste). Tout à coup, des gens rentrèrent dans le hall et se dirigèrent d'un bon pas vers la barrière : au contact d'une carte magnétique, le système se débloqua et leur ouvrit le chemin vers l'étage supérieur alors qu'au même instant, des personnes venant de l'étage descendirent les escaliers, saluèrent les gardiens et sortirent du bâtiment. C'en était trop ! Je m'approchai timidement des gardiens et leur demandai poliment s'il m'était possible, à moi aussi, de monter. Ma phrase devait être truffée de fautes car ils restèrent cois, l'air intrigué et le sourcil droit pointé vers le haut. Je recommençai de plus belle en mimant la montée des escaliers, le casque, le son, l'écoute, les applaudissements à

la fin de l'émission... Leurs sourcils se froncèrent carrément. C'est à ce moment précis, alors que je sentais mon affaire bien mal embarquée, qu'un jeune homme fit son apparition. Il dit bonjour aux gardiens et tous les trois échangèrent quelques mots. Puis il se tourna vers moi et me demanda en anglais ce que je faisais ici et ce que je voulais. Je me présentai donc, Française, ambassadrice de Longueur d'ondes - festival de la radio -, travaillant à Radio France (hum, hum, qui ne tente rien n'a rien...) et très intéressée par l'idée de voir les studios, d'assister à l'enregistrement d'une émission, etc. Il me sourit. « Travaillez-vous ici ? » lui demandai-je. Pas vraiment, il ne fait qu'utiliser des studios, il est musicien. « Malheureusement, il vous est impossible de monter sans guide » m'assura-t-il. « Ne pourriez-vous pas me servir de guide ? » rétorquai-je. Apparemment, non. Je le remerciai malgré tout avant de tourner les talons. Je dis au revoir aux gardiens qui me regardaient d'un air de plus en plus intrigué et alors que je me dirigeais vers la sortie, j'entendis le jeune homme leur raconter en slovaque ce qui venait de se passer, qui j'étais et ce que faisais là.

Tant pis, « Longueur d'ondes » n'est pas encore un sésame pour entrer ici. Mais ça ne saurait tarder, n'est pas ? Je retenterai ma chance une prochaine fois.

Pour en savoir plus sur la radio slovaque : www.rozhlas.sk

C. M.



●●● Le poste à galène numéro 18, c'est terminé. Bulletin de liaison de l'association Longueur d'ondes, notre modeste publication ouvre ses colonnes à toutes les bonnes volontés. Une ligne, une page, un aphorisme, des critiques, un dessin : *Le poste à galène* attend vos contributions : par courrier classique (48, rue d'Armorique - 29 200 Brest), par courrier électronique (pag@longueur-ondes.fr), par téléphone (02 98 49 00 15).

À bientôt donc et...

rendez-vous prochainement pour un *Poste à galène* festivalier ●●●

●●● Le poste à galène n°17 :

● édition-conception-diffusion : Nicole Magnier, Céline Metel, Fabrice Derval, Laurent Le Gall, Aurore Troffigué, Hélène Vidaling ; photographies du festival : Sébastien Durand